

Histoire d'A

Élie Castiel

Numéro 182, janvier–février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49561ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (1996). Histoire d'A. *Séquences*, (182), 17–17.

HISTOIRES D'A

Même si le nombre de films inscrits au programme du festival est toujours impressionnant, on peut facilement déceler quelques fictions partageant des thèmes communs. Si l'on en juge par celles que nous avons vues et qui nous ont intéressés, une chose est sûre, on ne semble plus beaucoup parler du sida. Serait-ce parce que le phénomène est entré dans nos mœurs? Ou peut-être parce qu'il fait partie de nos maux quotidiens? Quoi qu'il en soit, les scénaristes se sont penchés cette année sur d'autres préoccupations: la recherche du corps d'autrui, le retour aux sentiments, l'absence de l'autre. Autant de thèmes réunis autour d'une même constante, la poursuite du bonheur, une façon comme une autre de triompher de l'angoisse de la solitude.

À première vue, **Vampire Lovers**, de Roy Ward Baker, s'inscrit dans un genre bien déterminé, le film d'horreur. Mais fait étrange, pour une œuvre datant du début des années 70, le thème lesbien est présenté sans aucune ambiguïté. Normalement, selon les codes régissant ce genre de production, les vampires sont de sexe masculin et attaquent leurs victimes pour une question de survie. Ici, Baker se permet de détourner ces conventions non seulement en donnant le rôle à une femme, mais en allant plus loin dans son anticonformisme. La goule a des caractéristiques humaines loin d'être agressives. Elle est plutôt rusée. Lorsque la «maîtresse de la nuit» veut assouvir sa soif de sang, ce n'est pas seulement pour des besoins primordiaux, mais aussi et surtout pour charmer ses proies, toutes des jeunes filles qui, une à une, entrent dans ce jeu de la séduction. Éros et Thanatos se rejoignent étrangement dans ce film qui constitue un des produits les plus inusités de la célèbre Hammer. Il est dommage que la mise en scène paraisse parfois déficiente.

Si les amours vampiriques sont du domaine de l'au-delà, celles entretenues par les deux sœurs dans **Sister My Sister** atteignent le niveau de l'obsession. Ici, ce besoin de possession, voire même de domination, transparaît dans la quête éperdue de l'acte physique comme moyen de contrer l'isolement. Lorsque les deux amantes incestueuses font l'amour, leur rapport n'est pas un «délit» sexuel, mais une sorte de moyen qui leur permet de s'approprier des espaces corporels et, par extension, ceux de l'esprit. En tant qu'exclues de la société, elles n'ont qu'elles au monde. La mise en images, d'une rare beauté, permet à Nancy Meckler de filmer ses héroïnes comme on brosse une toile. Elle épie chacun de leurs gestes et de leurs mouvements, rapproche l'objectif de la caméra pour mieux saisir leurs ébats et sentir la sueur de leur corps, jette un regard «intrus» sur leur visage, tantôt tendu par l'exaspération, tantôt exprimant le désir. Un film passionnant, passionné, troublant, d'un érotisme fulgurant. Au moment où nous écrivons ces lignes, nous apprenons que **Sister My Sister** est déjà disponible sur vidéo. Quelle injustice qu'il n'ait pas été distribué en salle! Hâtez-vous de louer la cassette!

Alors que dans le film de Meckler, les deux sœurs entretiennent des rapports de force qui, paradoxalement, les unissent, le personnage principal du film de Constantine Giannaris préfère vivre des relations sans attache-

ments affectifs, presque anonymes. Sauf que lorsqu'il a le coup de foudre pour un réfugié politique, ses objectifs changent de camp. Sur le plan du style, **A Place in the Sun** rappelle étrangement **Un chant d'amour**, l'unique film de Jean Genet. Tout d'abord par l'utilisation du noir et blanc, dépouillant le film de tout effet ostentatoire, lui attribuant en même temps une aura de mystère; ensuite, par la manipulation du contenu narratif, minimaliste, c'est-à-dire se limitant à raconter l'essentiel (rencontres, séductions, rapports physiques,...). C'est ce qui explique aussi le laconisme des dialogues, par ailleurs très bien écrits, et le montage rigoureux, débarrassant le film de toute scène inutile. En moins d'une heure, Giannaris (dont on attend **3 Steps to Heaven**, son premier long métrage hétéro) trace le portrait d'un amour déçu, de la rencontre fortuite entre deux identités sexuelles et ethniques. Film sur le désir et la passion désintéressée, **A Place in the Sun** expose également le contexte socio-politique de la Grèce d'aujourd'hui, un véritable nid pour des réfugiés venus des nouveaux pays de l'Est.

Dans **No Ordinary Love**, on retrouve aussi des personnages de diverses nationalités et de différentes orientations sexuelles. Sauf que dans le film de Doug Witkins, ils sont tous prêts à tout pour arriver à leurs fins. Le cinéaste aborde le sujet (la quête de l'amour) par le biais de la comédie dramatique, allégeant ainsi le propos, tout en l'enrichissant de scènes érotiques magnifiquement filmées et loin d'être gratuites.

On ne retrouve pas la même qualité dans la réalisation de **Midwife's Tale**, mais par contre Megan Siler a réussi à détourner les codes du conte pour enfants en transformant le récit en une histoire d'amour entre une princesse et une sage-femme. En choisissant de situer l'action à l'époque médiévale, alors qu'on brûlait les sorcières et les marginaux, Siler renvoie à l'état actuel de la condition homosexuelle qui, à son avis, ne semble pas avoir tellement évolué malgré de nombreux acquis. Sur le plan de l'interprétation, on soulignera que les comédiennes s'investissent dans des rôles exigeants.

World and Time Enough d'Eric Mueller traite du «nouveau» couple homosexuel. L'un est artiste, l'autre pas. Le premier est séropositif, le second ne l'est pas. Leur différence de classe et de condition physique ne guide en rien leurs rapports amoureux. L'approche du cinéaste est originale dans la mesure où il situe ses personnages dans un contexte de neutralité sexuelle qui les rend attachants (peu importe si l'un d'eux est infecté du virus du sida, ils s'aiment, un point c'est tout). Ce couple ressemble à n'importe quel couple hétéro: mêmes rêves, mêmes espoirs, mêmes soucis, mêmes privations.

Qu'il s'agisse de **Tokyo Cowboy** (Kathy Garneau), de **Home** (Nir Ne'Eman), de **Larry's Visit** (Carlo Gabriel Nero), de **The Toilers and the Wayfarers** (Keith Froelich) ou encore de **Get Over It** (Nicolas Katsapetses), toutes ces fictions explorent la condition des gais ou des lesbiennes dans une perspective leur permettant de prendre la place qu'ils méritent dans la société. Certains le font avec humour, d'autres avec sérieux.

Élie Castiel